

porche fait bruisser les feuillage, grisonner l'eau des bénitiers, qui semble elle-même joyeuse et pleine de clartés.

Monseigneur peut venir, tout est prêt : la navette regorge d'encens ; les ornements des grands jours s'étalent, cassés aux plis, sur le dos des chaises de la sacristie ; le lustre du chœur chargé de bougies est comme un marronnier en fleurs, Et dans l'ombre verte des voûtes, comme un ver-luisant dans les mousses, la veilleuse du Saint Sacrement met tout au fond sa lueur veloutée...

Dans les rues, des draps, fleurant encore l'aubépine des haies qui les ont portés, sont tendus aux fenêtres et piqués de feuilles de laurier.

Et le soleil qui rit sur tout cela !... Et le vent qui fait à la volée, à chaque coin de rue, un tour de valse avec la poussière !...

9 heures sonnent dans Sautechèvre qui bourdonne. A ce signal, le cortège se forme sous la hallebarde du suisse, pour aller attendre à la gare le vénéré prélat et le conduire jusqu'à l'église, au son des cloches.

Le peloton des premiers communiantes et communiantes marche en tête, comme de juste. Viennent ensuite, groupées derrière leur bannière qui s'enfle sous le vent, les dames de la Confrérie ; puis le peuple des simples fidèles, les femmes rosaire aux doigts, coiffes baissées et lèvres chuchotantes, les hommes en troupeau bourdonnant.

Le curé de la paroisse vient en queue, assisté de deux ou trois confrères des alentours, précédé par deux petits clercs en soutanelle rouge et rochet brodé à jour.

Quelle pieuse allégresse envahit les âmes ! Les cantiques montent dans l'air bleu, d'où les petits cris vifs des hirondelles leur répondent. En bas, le ruisseau fume, et c'est comme un encens qui s'élève vers l'immense ostensor rayonnant du soleil.

L'heure solennelle est proche ; le train siffle déjà et lance à flocons sa fumée au détour de la voie. La procession, qui a formé la corbeille dans la cour de la gare, fait aussitôt silence et demeure attentive et saisie de respect, bannière tremblante et rosaires au repos.

Le curé de Sautechèvre cependant s'est précipité sur le quai, au-devant de l'évêque, et tient prêtes, avec sa révérence et sa phrase d'accueil, ses lèvres pour baiser l'anneau de Monseigneur.

Dans son long et si paisible ministère a-t-il jamais goûté une joie aussi vive ?... Une buée monte à ses yeux, et son cœur bat si fort, si fort que ses jambes chancellent.

Le train a stoppé. Pas une portière qui s'ouvre. L'abbé Grisel, va et vient sur le quai... Comment ? Rien de ce côté, et rien non plus de celui-là ?... Pas de chapeau à gland d'or ?... Pas une robe violette ? Allons donc !... Mais non, mon pauvre Monsieur le Curé... personne... personne !...

* * *

Un message attendait le retour du curé au presbytère : Sa Grandeur s'excusait... Sa Grandeur avait manqué le train !...

JEAN NESMY

(La Maison).

Folles dépenses

LE "Toronto Telegram", d'après le "Nationaliste", dit que les Canadiens sont un peuple de dépensiers. La moitié d'entre eux vivent au jour le jour. Ils ne font pas d'économies. Ils dépensent tout ce qu'ils gagnent...

Dans les rues, c'est une procession continuelle d'autos. Le nombre de ces véhicules augmente considérablement tous les ans. Les parvenus font aussi étalage de leur aisance, et un tas de prétentieux non encore parvenus les singent et prétendent faire croire à leurs contemporains qu'ils roulent auto, parce qu'ils roulent sur l'or. Combien roulent simplement vers les emprunts, les expédients louches, l'escroquerie, la banque-route, dans une limousine ou un coupé dernier modèle ! C'est ainsi qu'on promène avec magnificence toute sa fortune, quand ce ne sont pas des dettes criardes...

L'excessive recherche de l'accessoire, du superflu, tare des civilisations raffinées, est la cause fondamentale des crises économiques modernes. Le luxe, dans son sens le plus étendu, constitue le grand fléau : c'est son mirage qui dépeuple les campagnes et qui déchaîne les guerres. Le conflit de 1914 l'a répandu, loin de l'enrayer. Tandis que les soldats souffraient, versaient leur sang, mouraient, à l'arrière, ceux